La mística de lutte pour la terre de l'association des producteurs ruraux de Marajoara, État de Rio de Janeiro, Brésil.

Ghali Beniza

▶ **To cite this version:**

Ghali Beniza. La mística de lutte pour la terre de l'association des producteurs ruraux de Marajoara, État de Rio de Janeiro, Brésil.. 2022. hal-03975351

HAL Id: hal-03975351
https://hal.science/hal-03975351

Preprint submitted on 14 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

La *mística* de lutte pour la terre de l'association des producteurs ruraux de Marajoara, État de Rio de Janeiro, Brésil[1].

Ghali Abdelmajid Beniza CRIA

La mística, mise en œuvre par les mouvements socioreligieux de l'État de Rio de Janeiro au Brésil, est à entendre comme une performance gestuelle et discursive qui participe de la constitution et de la pérennisation de collectifs en lutte contre l'injustice sociale. La *mística* que je vais présenter, a été mise en œuvre en 2012, par la Commission Pastorale de la Terre de Rio de Janeiro en vue d'unir deux associations (celle des résidents et celle des producteurs ruraux, du quartier Jardim do Marajoara de la commune de Japeri) afin de lutter contre l'expropriation désirée par la commune de cette ville.

L'objet de cet article est d'éclairer la construction discursive d'une position de sujet, ici le « nous », censée être commune aux participants de cette *mística*. La position de sujet « nous », qui s'exprime à travers le syntagme a gente, est un marqueur spécifique du portugais parlé au Brésil, absent à ma connaissance, des autres portugais parlés dans le monde[2]. De plus, cette position de sujet caractérise la voix[3], qui dépend des instances pronominales employées par les locuteurs et les énonciateurs qu'ils construisent.

Cet article s'inscrira donc au croisement de l'ethnologie et de la linguistique, et adoptera de ce fait une perspective ethnographique, qui vise à rendre compte, d'un abord non sécularisé du politique.

Une attention particulière sera portée à l'organisation des « référents », (selon la définition qu'en donne Catherine Kerbrat-Orecchioni: "La communication linguistique ayant souvent pour objet la réalité extralinguistique, les locuteurs doivent pouvoir désigner les objets qui la constituent : c'est la fonction référentielle du langage (le ou les objets désignés par une expression forment son référent)" C. Kerbrat- Orecchioni, 1980, p.34), mobilisés par les discours des locuteurs, et à la pluralité des instances pronominales qui les animent.

Les objets matériels et immatériels auxquels les discours se réfèrent, participent en effet, de la réalité partagée par ce collectif. Cette réalité s'exprime dans les discours à travers différents

[1] Je remercie Marie Veniard, qui a su relever mes contradictions quand il le fallait, et Chloé Gaboriaux, pour le temps qu'elles ont consacré aux relectures durant la rédaction de cet article.

[2] Voir à ce propos l'article de Fernando Tarallo intitulé *Premiers symptômes syntaxiques d'une grammaire brésilienne*, d'ailleurs dans cette article, la position de sujet a gente est désignée comme une forme pronominale coréférentielle, ce qui suppose que les locuteurs en action, dans la scène énonciative à décrire, partagent un référent commun.

[3] Pour une définition de ce terme se référer à l'article intitulé *Voix de discours et positions du sujet.*

champs sémantiques identifiés par le chercheur (qui recouvrent en fait, un registre classificatoire arbitrairement décidé par le chercheur, en vue de thématiser les contenus sémantiques des discours prononcés). La construction discursive de cette réalité repose sur les croyances partagées par ce collectif. Ces croyances évoluent et varient selon les contextes de la communication rituelle[4] à laquelle les participants de cette réunion se livrent. Ces croyances mobilisent, notamment, des figures humaines et non-humaines, oralement produites et auditivement perceptibles, rattachées à l'imaginaire[5] politico-religieux qui se déploie dans le cadre de l'espace potentiel formé par cette *mística*. L'espace potentiel, constitue un espace intermédiaire, entre l'entre-soi et l'extériorité (humaine et non-humaine) de ce collectif.

Avant d'exposer mes matériaux et mes analyses, je dois faire un bref rappel quant au mode d'accession à la propriété au Brésil. Schématiquement, le code civil donne la possibilité d'acquérir une terre, du fait de son usage sur un temps donné. Mais seul l'acquittement de droits notariaux, permet d'en revendiquer la propriété. De là découle, la distinction entre les catégories juridiques de posse (possession) et propriedade (propriété).

1. Le contexte précédant cette mística

Lors d'un court entretien, Sonia[6], qui a participé de l'occupation historique de Campo Alegre et qui travaille actuellement au centre des droits humains du diocèse de Nova Iguaçu, m'expose les causes qui motivent la tenue d'une réunion prévue à Marajoara, à laquelle elle s'apprête à assister en compagnie d'Alice et Irmã Eleanor (en leur qualité de membres de la Commission Pastorale de la Terre[7]), suite à deux annonces faites par la mairie, l'une, relative à la préemption des terres[8] de ce quartier au bénéfice d'un site industriel, l'autre, aux négociations censées s'ensuivre avec les familles résidant sur ces terres par l'intermédiaire d'une entreprise. Or, ces négociations n'ont pas eu lieu. D'après Sonia, un représentant de

[4] Notion que j'emprunte aux travaux d'Andréa-Luz Gutierrez Choquevilca et de Charles Stépanoff.

[5] Je mobilise à propos de cette notion le modèle théorique énoncé par Cornelius Castoriadis, voir Castoriadis (1999). Ce modèle théorique m'est apparu différemment énoncé et singulièrement élargi par Maurice Godelier, voir Godelier (2007). Pour l'un et l'autre de ces auteurs la dimension symbolique des rapports sociaux est une modalité d'accès à l'imaginaire.

[6] L'article n'utilise que les prénoms des personnes rencontrées.

[7] Pastorale à visée œcuménique constituée en 1975, issue des communautés ecclésiales de base, qui publie chaque année, depuis 1985, un rapport sur les conflits agraires du Brésil.

[8] Le droit de préemption par les pouvoirs publics sont régis par les articles 25 et 26 de la loi n° 10 257 du 10 juillet 2001 régissant le statut de la ville. Arrêté rattaché aux articles aux articles 182 et 183 de la constitution fédérale qui établit les lignes directrices générales de la politique urbaine.
Loi consultable à l'adresse suivante : http://www2.camara.leg.br/legin/fed/lei/2001/lei-10257-10-julho-2001-327901-norma-pl.html

l'entreprise désireuse de s'implanter dans ce quartier, accompagné par des fonctionnaires de police, s'est présenté dans les maisons de certaines familles en leur demandant de quitter les lieux, ce à quoi le maire, à qui il a été demandé des comptes à ce propos, aurait déclaré que de semblables actions ne sauraient se reproduire. Toutefois, Dona Rémi, présidente d'une association locale, ayant averti le centre des droits humains du diocèse où travaille Sonia, lui aurait expliqué que de nombreuses familles en plus de la sienne auraient souffert de cette intrusion. Sonia fait ainsi usage dans son récit d'un énoncé rapporté, dont l'auteur est Dona Rémi, qui mentionne que des familles sont parties par peur des menaces des entrepreneurs. Sonia estime cette situation compliquée : l'implantation de ce site industriel nécessite, pour la mairie, un processus de négociation avec chacune des familles en vue de les indemniser, et de leur fournir les moyens de se procurer un nouveau terrain. Sonia dit avoir entendu dire que cinq cents familles étaient concernées. D'après Sonia, la pluralité des associations existantes en cette région n'est pas apte à répondre à cette situation, car chaque association a sa « façon de penser et de faire les choses ». Seulement, au regard de l'actuelle situation, précise-t-elle, il est nécessaire qu'elles soient unies en vue de s'opposer à cette expropriation. Selon Sonia, si chacune de ces associations négocie avec une « façon de parler différente [9]», elles vont finir par se contredire. Ainsi l'objectif annoncé de cette réunion est d'ériger une parole commune à ces associations, face à la mairie. Il s'agit, ni plus ni moins, d'unir les associations urbaine et rurale de ce quartier.

2. Construction dialogique de la position de sujet : « Nous »

Je me propose de décrire les pratiques discursives du groupe de personnes qui président sur les plans linguistique et gestuel à la formation d'un « corps allégorique », politique et religieux, présentifié par la position de sujet « nous ». Cette position de sujet traduit linguistiquement, selon moi, ce qu'écrit Eduardo Viveiros de Castro au sujet des amérindiens: « ... l'emphase amérindienne quant à la construction sociale du corps ne peut pas se calquer sur la culturalisation d'un substrat naturel, ni sur la production d'un corps distinctement humain (...) Le corps est le lieu de la perspective différenciatrice, qui est différencié pour être exprimé complètement" (Viveiros de Castro, 1996, p.131).

J'observe que ce « corps », ou cette « perspective », politique et religieuse s'actualise, dans l'interaction verbale, à travers l'adoption, par les locuteurs, d'un référentiel juridique et

[9] « Cada associação tem um jeito de pensar e de fazer coisas ». Pour lire la totalité de cet entretien, se référer aux annexes 3 de ma thèse, entretien Sonia https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02141281

l'imputation d'un engagement au collectif qui constitue cette assemblée. L'usage régulier par les participants d'une terminologie empruntant un champ sémantique religieux, pour décrire un événement politique, est caractéristique de cette rencontre. Cette terminologie côtoie des registres associatifs, juridiques et syndicaux, laissant ainsi supposer une non-séparabilité des sphères de rationalité[10] pour les participants qui leur sert à ériger les fondements de cette situation, identifiée par l'ethnologue (et par Irmã Eleanor) comme étant politiques. Les enjeux et certaines figures invoquées ne sont pas visuellement perceptibles. Ces fondements anticipent le devenir associatif des participants. Dès lors, les locuteurs mobilisent des énonciateurs donnant voix à des schémas explicatifs relatifs à la tentative d'expropriation décrite, et à des recours narratifs visant à influer celle-ci. Les registres mobilisés au cours de ces interactions verbales définissent les différents modes collectifs d'adhésion à des entités supposément réelles, qui fondent les termes d'une croyance (selon la définition qu'en donne Francis Jacques : "La croyance proprement dite, (…) désigne une disposition involontaire d'accepter comme vrais soit une doctrine, soit un jugement, et par suite comme réels les faits correspondants." F. Jacques ,1985, p.254) inhérente à ce collectif[11].

Je focaliserai mon attention, dans le cadre de cette section sur les énoncés qui mobilisent la position de sujet « nous », qui figurent parmi une pluralité d'instances pronominales. En effet, cette position de sujet suppose dès son premier emploi, une intention collective imposée par le contexte d'énonciation auquel, les locuteurs se réfèrent de différentes manières. Je procéderai à la description métalinguistique de ces discours afin de souligner la logique qu'ils mettent en œuvre, en vue de produire une construction stabilisée de cette position de sujet, qui est en même temps contextuelle, inclusive et inscrite parmi un système relationnel et contrastif de positions de sujet.

Afin de marquer une différence de degré et de distinguer les deux extériorités, des positions de sujet « nous » usitées au cours de ces interactions verbales, j'aurai recours à la notion de surdestinataire (qui apparaîtra également dans cet article à travers la notion de destinataire complexe) initialement développée par Mikhaïl Bakhtine et rapportée par Dominique Maingueneau de la façon suivante : « Cette notion de surdestinataire (…) » désigne « un tiers virtuellement présent, qui, se superposant au destinataire, occuperait une position (j'ajoute : socialement) transcendante dans l'interaction verbale » (Maingueneau, 2005, p. 8). Les textes des discours, séparés du corps de l'article, seront accompagnés d'une numérotation des énoncés qui me sont apparus significatifs. Cette numérotation est utile à la

[10] Au sens de Max Weber, consulter à ce propos sa Sociologie des Religions.
[11] M. Gilbert, (2003)

production des analyses de ces discours. Paulo, président de l'association des producteurs ruraux de Marajoara débute cette réunion. Avant la réunion, il a pris le temps de s'entretenir avec Irmã Eleanor et Amaro, le temps que la majorité des participants viennent au local de l'A.P.R.M (qui est l'association des producteurs ruraux du jardin de Marajoara) et s'installent. Voir le discours numéro 1.

La scène discursive de Paulo, président de l'association des producteurs ruraux, mobilise plusieurs instances pronominales qui caractérisent à la fois une position collective et individuée (nous/je), un destinataire visible (le collectif en ce lieu réuni) et un surdestinataire non visible (à qui est adressé la construction argumentative de Paulo visant à légitimer la présence des habitants et des producteurs sur ces terres), et des tiers (soit abstraits, soit présents, soit absents) : (il, elle, ils).

Les marqueurs référentiels - éléments du discours se référant à la situation d'énonciation - que Paulo emploie pour expliciter les raisons qui motivent la tenue de cette réunion consistent, premièrement, en plusieurs énoncés descriptifs. Ces éléments descriptifs (3) qualifient une action et déterminent une relation antagonique avec la position de sujet : « ils », cette relation est perceptible à travers les énoncés : (1), (2), (3), (8), (10), (15). Deuxièmement, en une interrogation sur le sens et l'effet de cette action, qu'il chosifie (6) (ce qu'atteste l'emploi par ce locuteur du terme chose). Celle-ci est conjointe à l'emploi d'un déictique qui présentifie cet effet au sein de cette réunion. Plusieurs énoncés (17), (18), (19), (20) décrivent le moyen et le recours constitués à l'encontre de cette action, ce qui détermine une relation d'alliance avec la position de sujet : « ils ».

Paulo en vient à définir, au sein de son discours, différentes positions énonciatives desquelles proviennent, premièrement, le sentiment d'indignation lié à la situation décrite, deuxièmement, la construction réflexive d'un « nous » en réponse à la situation décrite. En effet, les verbes d'action rattachés à la position de sujet « nous » font, réflexivement de cette position de sujet, l'objet de ces actions : « nous devons nous renforcer », « nous devons nous unir ». Ce locuteur élabore un destinataire complexe, notamment, à travers l'emploi contrasté de la forme verbale : « tu as compris » jointe à la position de sujet « nous ». Ce verbe de perception et d'intellection identifie deux sortes de destinataires, participant de l'élaboration d'un destinataire complexe, composé, d'une part, du collectif en ce local réuni, à travers une relation individuée d'interlocution figurée sous la forme d'une interrogation rhétorique. D'autre part, d'un surdestinataire non visible auquel est adressé une argumentation visant à légitimer la présence de ces habitants sur leurs terres, contre lequel, s'affirme la position de sujet « nous ». Ce que suggère les énoncés compris entre les numéros (11) et (14).

Au final, la position de sujet « nous », en relation contrastive avec la forme verbale « tu as compris » et la position de sujet « ils », définit à la fois l'alliance[12] et la rhétorique persuasive que Paulo bâtit, à l'encontre de la relation antagonique présentifiée au cours de ces énoncés par les positions de sujet "tu" et " ils ". À des fins de formation d'un « nous » inclusif et en devenir, auquel renvoient les notions d'union et d'association, ainsi que la formation sui generis du destinateur complexe prenant place au sein de la situation contextuelle décrite.

Il est à noter que cette position de sujet adopte la forme constructionniste[13], sachant que le « nous » est rattachable à diverses significations exemplifiées par les énoncés (5), (16) et (17).

2.1 Dialogisme et polyphonie syndicale

Le discours d'Amaro, syndicaliste, perpétue la construction dialogique d'un « nous » contextuel et inclusif. Cependant la position de sujet « nous », à travers son énonciation, ne réfère pas exclusivement au collectif mais aussi à la « fédération » à laquelle il appartient. Voir le discours numéro 2.

Au cours de cette scène énonciative, Amaro mobilise une pluralité de pronoms personnels, de notions et d'entités qui définissent la relation antagonique entre les participants de l'assemblée et la mairie, compte tenu de la tentative d'expropriation décrite. Cette pluralité lui permet d'adopter les différents points de vue constitutifs de cette situation, dont l'enjeu se cristallise autour de la notion de « possession de la terre ».

Cette scène énonciative débute donc par une définition positive de cette notion issue du code civil du Brésil[14]. Puis, il emploie un énoncé, dont le sujet en première personne, répété, caractérise en filigrane le motif juridique d'une possible expropriation. (1') La terre est l'espace au sein duquel, il situe les biens des résidents de Marajoara (2). Il associe, l'identité contextuelle (6) de chacun des participants aux parcelles de « terre » qu'ils occupent. Une fois, la notion de « possession de la terre » figurativement matérialisée, en un hangar visant à exemplifier cette notion. Il construit, en s'adressant à l'auditoire, l'argumentation adressée à un destinataire figuré par le pronom personnel « vous ». Cette argumentation vise à répondre à la non perception du paiement de l'impôt, auquel réfère le sigle IPTU, qui est l'impôt immobilier

[12] À travers le « nous » usité en forme d'adresse et le « ils » désignant les membres de la Commission Pastorale de la Terre et du diocèse.
[13] Voir à ce propos l'article d'Anne Carlier et Sophie Prévost.
[14] Voir l'article de Dilvanir José da Costa.

et territorial urbain dont le bénéficiaire usuel est l'État fédéral. Ce même pronom personnel désigne également l'auditoire auquel s'adresse Amaro. Le champ sémantique de la « possession » s'étend du bien immobilier, à la famille, et est synonyme de droits.

Après emploi d'une forme verbale marquant un changement d'objet discursif : « Regarde seulement... », il entame le récit de la mobilisation réalisée, à l'encontre de la tentative d'expropriation des personnes constitutives d'un collectif, qu'il oppose sémantiquement à des « machines[15] ». Ces termes opposés sont constitutifs d'une unité significative recouverte par l'expression « tout le monde ». Cette unité significative traduit cependant une relation antagonique, entre les personnes constitutives de ce collectif et les « machines », raison pour laquelle cette relation est médiatisée par la police. Il emploie le pronom personnel « vous qui équivaut au tu en portugais du Brésil » afin d'instaurer une relation intersubjective avec chacune des personnes constitutives du collectif réuni en ce lieu, auxquelles il dispense une série de prescriptions. À travers cet énoncé, Amaro personnifie « la mairie » en lui attribuant un état mental lié à la folie et associé à la tentative d'expropriation décrite.

Amaro, à travers le registre littéral de la vision, qu'il mobilise tout le long de cette énonciation, décrit le lien qu'il établit entre l'entendement (qui selon cette analogie procède par image mentale) et la perception visuelle. Puisque définir le syntagme de « possession de la terre », c'est en avoir une vision : « passant pour avoir une vision de ce qu'est la possession de la terre ». Et « voir » la raison, autrement dit percevoir la causalité, c'est établir du sens commun : « c'est une forme d'opinion publique de voir pourquoi ». Ainsi visualiser mentalement l'image d'une situation dont les tenants sont a priori non visibles, reviendrait à se doter des moyens d'agir sur celle-ci.

C'est pourquoi afin d'induire un changement de perception quant à la situation décrite, il emploie un sujet collectif percevant et désignant de façon autoréférentielle la modalité relationnelle mise en œuvre au cours de cette réunion. Il cite comme exemple un autre collectif ayant fédéré des habitants de zones rurales et urbaines (15), attestant d'une position de sujet « nous », distincte de la forme jusqu'alors employé pour désigner cette position de sujet. La signification de cette fédération selon Amaro s'explique, à travers la finalité que ce collectif s'est donné pour objet : « Nous voulions faire une lutte... ». Il rend compte de l'interdépendance et de l'entraide matériellement illustrées entre citadins et ruraux, et entre membres d'un même voisinage, qu'il désigne telle une voie à suivre : « par-là se trouve le

[15] Vraisemblablement des tracteurs

chemin ». Il décrit l'intervention policière comme ayant « ouvert » un registre perceptif qu'il qualifie « de chose de fou ». C'est alors qu'il convie le collectif à adopter une attitude réflexive et à évaluer ses actions, à l'image de la commission pastorale de la terre qu'il personnifie, à travers la disposition d'esprit qu'il lui prête, à des fins de discernement de l'ontologie agissante du collectif selon une finalité pratique mesurée en termes, de gains et de pertes, d'avancées et de reculs.

L'affirmation selon laquelle la mairie n'aurait pas les moyens d'obtenir « la possession de la terre », relève sémantiquement d'un raisonnement pratique et juridique quant à la stratégie d'action adoptée par le maire, figuré à travers le pronom personnel « il ».

Amaro clôt son discours en personnifiant, d'une part, la mairie à travers un manque de qualité morale, et d'autre part, à travers la déclaration du maintien de l'union face à une adversité sociale incarnée par le pronom personnel : « ils » qu'il oppose sémantiquement, en son dernier énoncé, au pronom personnel : « nous »

Il est possible d'observer, que la pluralité des formes pronominales est une caractéristique commune aux registres discursifs mobilisés par ces locuteurs. Cette pluralité a pour principal objectif d'exprimer les différents points de vue rattachés à la situation référentielle d'énonciation. Par ailleurs, cette pluralité concoure à la construction dialogique et ontologique d'une position de sujet « nous » inclusive, à partir de positions de sujet « nous » particularisés, conjointes à l'assemblée réunie au cours de cette réunion, figurée par la position de sujet « vous ». Le recours à l'entendement ou à une pensée « visuelle » et métaphorique, afin d'éveiller la perception des enjeux relatifs à la situation cause de cette réunion, est la seconde caractéristique de ce discours. Ces caractéristiques ne sont pas sans effectuer un lointain rappel des arts de parler amérindiens, tel que les a documentés Pedro de Niemeyer Césarino[16].

2.2 Modalité pragmatique de participation au « corps mystique » du Christ et dédoublement ontologique

Afin de clore cette *mística*, Irmã Eleanor qui en est l'animatrice désignée, en sa qualité de membre de la commission pastorale de la Terre affiliée au Diocèse de Nova Iguaçu, invite l'assemblée (c'est à dire les participant-e-s issues des deux associations, soit celle des producteurs ruraux (représentée par Paulo) et celle des résidents de ce quartier (représentée

[16] P. de N. Cesarino (2011)

par Dona Rémi), que cette réunion a pour but d'unir) à former un cercle. Voir le discours numéro 3.

Après qu'Irmã Eleanor ait demandé à l'assemblée de se prendre par la main, Paulo redouble sa demande en s'adressant individuellement à des participants (1) puis collectivement à chacun d'eux (2). Irmã Eleanor, une fois les mains des participants jointes, ceux-ci formant un cercle, débute son monologue par un énoncé dénotant l'aspect symbolique de cet instant, qu'elle décrit tel un temps utopique, au sein duquel se gagnent « des forces, plus une connaissance, plus une compréhension et un entendement » de la situation référentielle d'énonciation évoquée à travers l'expression « ce qui est arrivé ». Puis, elle s'adresse à l'assemblée comme à un tiers agissant à travers l'emploi d'une forme verbale au pluriel, et une autre, au singulier, afin de dédoubler le collectif en destinataires individués agissant cette « annonce », de manière à ce que le collectif figuré par le pronom personnel « nous », en soit accru. (6)

C'est alors qu'elle attribue une signification au symbolisme mobilisé à travers ce cercle (7). Ce symbole fait l'objet d'une double acception, en tant d'une part, qu'il est signe de l'unicité du collectif, et d'autre part, signe de la présence de la figure de Dieu, parmi celui-ci. (7), (8), (9)

L'assemblée ponctue ces énoncés en prononçant la formule d'usage visant à conclure une prière : « amen », en guise d'approbation. Puis, elle déclare que la majorité des participants de cette assemblée ont en commun un même objet de croyance représenté par la figure de Dieu, qui s'en trouve légitimée par le fait qu'elle représente la croyance majoritaire de l'assemblée, et non en tant que croyance unanimement partagée par les personnes constitutives de l'assemblée. Elle réclame à nouveau une union physique des personnes entre elles, discursivement conjointe à l'annonce d'une récitation collective d'une prière « enseignée » par la figure de Jésus Christ (9), (9'). Elle évoque, ensuite, la signification œcuménique que cette prière revêt (10). Puis le sens qu'elle revêt pour l'assemblée (11). Et enfin, l'inflexion réflexive que revêt la construction à partir de cette figure (12). Dès lors, le dédoublement opéré par la formation du cercle et la présence énoncée de la figure de Dieu (7), donnent lieu à une matérialisation de celle-ci. Matérialisation que confirme l'énoncé (13') puisque ce qu'invoque Irmã Eleanor, à travers cet énoncé, c'est le collectif comme se délivrant lui-même du mal. Elle en vient, par la suite, à désigner l'auteur non visible des actes et des termes accomplis au cours de cette réunion, puis à attribuer pragmatiquement, un projet commun à l'assemblée (11) et (12). Elle demande une minute de silence dont la signification énoncée stipule une attitude déférentielle vis-à-vis de cette figure, en vertu d'une « force » et

d'une conviction, incorporées du fait de cette présence (12). Puis, elle demande à l'assemblée de réciter une prière, accompagnée par la figure de Jésus Christ, qui s'en trouve ainsi être co-locuteur de cette récitation. Formalisant de la sorte, la participation de l'assemblée au « corps mystique » du Christ (13). Cette prière met en scène un énonciateur collectif invoquant la présence de la figure du « père », sémantiquement rattaché à la figure de Dieu, dont le nom doit faire l'objet d'une célébration collective. Figure à laquelle, cet énonciateur collectif attribue une volonté impersonnellement accomplie en des espaces matériellement distincts. Volonté à laquelle s'identifie réflexivement cet énonciateur collectif, en la dotant d'une capacité agentive subordonnant, par surcroît, l'état émotionnel de cet énonciateur. Cette prière, au travers de la relation intersubjective d'attribution d'un pouvoir et d'une puissance à la figure évoquée, en revient syntaxiquement, à adresser des facultés similaires à chacun des membres de l'assemblée. Cette interprétation est d'ailleurs explicitement suggérée par le point de vue d'Irmã Eleanor, à ce sujet (11). Cette prière, que je peux qualifier selon les termes d'Alain Rabatel de « mise en scène d'un texte préétabli[17] », ponctue les termes d'une « politique » de l'assemblée, qui s'en trouve si l'on a gardé en mémoire le discours d'Amaro, juridiquement et religieusement légitimée.

Conclusion

À travers cet article, j'ai cherché à montrer comment le point de vue collectif formé à partir d'une position de sujet contextuel et l'organisation de référents (réels et idéels) mobilisés au cours de la trame énonciative constitutive de cette mística, en viennent à imposer une structuration au "réel" et à l'"imaginaire", conformes qu'ils sont, aux présupposés actantiels et textuels (religieux, syndicaux et juridiques) induits par la situation référentielle d'énonciation.

La position de sujet "nous" en vient ainsi à définir une communauté d'action et d'émotion, à travers la formation discursive et gestuelle d'un corps collectif présentifiant la figure de Dieu, et de manière réflexive, une relation interne à ce corps (son entre-soi) supposant avant toute action, à partir de ce corps, une action préparatoire sur ce corps.

Ce que ce dispositif discursif à trois voix atteste, c'est un accord préalable entre ces voix quant au contexte d'énonciation, autrement dit, la situation référentielle d'énonciation exposée au cours de cette mística, est un objet construit. Le point de vue de chaque locuteur quant à cet objet, comme l'a remarqué Francis Jacques, définit le registre sémantique de

[17] A. Rabatel (2008)

chacune des énonciations, pour autant chaque énonciation est, d'une certaine manière, le fruit de cette concertation collective, ce que Francis Jacques a également bien compris. Si bien que la compréhension des enjeux relatifs à cette situation référentielle d'énonciation est le fruit d'un dialogisme au carré, celui préalable à l'accord (au sens qu'en donne Francis Jacques[18]) quant à cette situation et du dialogisme mis en œuvre par la tenue de cette mística. Dès lors, les dimensions interlocutives des paroles énoncées, dans le cadre de cette mística, en passent par la construction dialogique de la position de sujet "nous". C'est de ce point de vue, que la modélisation de la compréhension langagière émise par Francis Jacques, me semble critiquable, puisque le « nous », dans ce cas de figure, n'a rien de virtuel, puisqu'il est présent, énoncé et potentiel.

Si l'on suit la méthodologie mise en œuvre par l'article intitulé « Types discours et développement de l'agir », la succession des discours, exposés au cours de cet article, participe de la constitution d'un « ordre psychique spécifique » qui détermine un agir collectif, visant à répondre, au contexte motivant cette réunion.

La construction dialogique de cette position de sujet se veut donc, en théorie, conjointe au processus de formation du sentiment d'appartenance que cette voix exprime.

Références :

BULEA, Ecaterina, non indiqué, « Types discours et développement de l'agir : le potentiel développemental des figures d'action », téléchargeable en ligne.

CASTORIDIS, Cornélius, 1999, *L'institution imaginaire de la société,* Points.

CESARINO, Pedro de Niemeyer, 2011, « Entre la parole et l'image : le système mythopoétique marubo », *Journal de la société des américanistes*, traduit par Pierre Déléage, n. 97-1.

CARLIER, Anne, PREVOST, Sophie, 2021, « Constructions, constructionnalisation et changement linguistique. Présentation. » *Revue Langue Française, n. 2021-1*.

DA COSTA, Dilvanir, 1998, « O sistema da posse no Direito Civil », *Brasilia a.35 n.139 jul./set.*

GODELIER, Maurice, 2007, *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Albin Michel, p. 38.

GILBERT, Margaret, 2003, *Marcher ensemble*, Presses Universitaires de France, p. 106.

JACQUES, Francis, 1985, *L'espace logique de l'interlocution. Dialogiques II*, Presses Universitaires de France, p.254.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine, 1980, *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Armand Colin, p.34.

[18] Dialogiques, p. 351

MAINGUENEAU, Dominique, 2005, « Détachement et surdestinataire. La correspondance entre Pascal et les Roannez », *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours*, n. 20, p. 8.

MAURY-ROAN, Claire, VION, Robert, BERTRAND, Roxane, 2007, « Voix de discours et positions du sujet », *Cahiers de praxématique*, n. 47.

RABATEL, Alain, 2008, *Homo Narrans. T.1 Les points de vue et la logique de la narration.* Lambert Lucas. p. 198.

Tarallo, Fernando, 1998 « Premiers symptômes syntaxiques d'une grammaire brésilienne », Langages, pp. 42-51.

Viveiros de Castro, Eduardo, 1996, « Os pronomes cosmológicos e o perspectivismo ameríndio », *Mana 2(2) : 115-144*.

Weber, Max, 1996, *Sociologie des Religions*, Éditions Gallimard.